249613

Res 2/8184

(Extrait de la *Revue archéologique du Midi de la France.* — Bureaux : rue de la Pleau, 10, à Toulouse.

L'IMPRIMERIE

A TOULOUSE

AU XV^e^, XVI^e^ ET XVII^e^ SIÈCLE

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE TOULOUSE

TOULOUSE

IMPRIMERIE DE RIVES ET FAGET, RUE TRIPIÈRE, 9

—

1868

2 J 818, 4

L'IMPRIMERIE A TOULOUSE

AU XV^e^, XVI^e^ ET XVII^e^ SIÈCLE

Par ce temps d'études faciles, où les vocations archéologiques s'improvisent comme bien d'autres, le rapprochement de certains noms et de certains travaux offre quelquefois tout l'attrait d'un spectacle inattendu; mais si la curiosité peut être aiguisée par ces sortes de surprises, à coup sûr la confiance n'en est point accrue. Au contraire, l'esprit se trouve à l'aise et dans une excellente disposition à la foi, quand l'autorité de l'écrivain s'impose, pour ainsi dire, par une longue et complète expérience de son sujet.

En abordant une publication bibliographique du D^r^ Desbarreaux-Bernard, quelque profane que l'on veuille s'avouer en ces délicates matières, on s'attend d'avance à des résultats sérieux et précis. On sait quelle merveilleuse préparation l'éminent bibliophile a donné à ses études en réunissant, à grand peine, ce musée de livres rares dont il est si justement fier. Tous ceux qui ont eu l'heureux privilége de visiter cette collection ont admiré la sûreté de goût, la tendresse minutieuse, la fidélité de passion que révèle aux yeux les moins exercés une pareille réunion de trésors. Dans ce commerce assidu des livres, qui fait le charme et la préoccupation de sa

vie, le Dr Desbarreaux-Bernard s'est familiarisé avec tous les aspects de sa science favorite. Il connaît dans leur intimité la plus mystérieuse toutes ces productions charmantes que l'art des typographes du xve siècle a fait éclore, comme une floraison nouvelle, dans le monde éveillé et rajeuni de la Renaissance. A mille détails insaisissables pour un regard moins pénétrant, il discerne les origines communes et les parentés lointaines, il questionne les interlignes, les allures des caractères; il écoute ces « voix du papier » dont il parle avec un sentiment si vrai et dont il est habile à interpréter les oracles; les pontuseaux, les filigranes, tous les éléments d'information même les plus légers, acquièrent de l'importance par la vertu de cette analyse éclairée, et prennent rang, comme pièces indispensables, dans ce grand procès scientifique dont il poursuit l'instruction avec tant de persévérance et de bonheur.

Mais ces joies de collectionneur deviendraient des joies égoïstes et laisseraient d'impardonnables regrets, si tant d'érudition, tant de recherches patientes, tant de rapprochements ingénieux et de conclusions inattendues ne devaient pas recevoir quelque jour une expression définitive. M. Desbarreaux-Bernard a publié déjà, nos lecteurs le savent, nombre de travaux de détail fort recherchés sur diverses questions de bibliographie. En commençant aujourd'hui, comme l'annonce la première partie de son Mémoire, une histoire d'ensemble de l'imprimerie à Toulouse, il réunira bien des traits épars et dégagera de ses précédentes études toutes les conclusions importantes.

Ce dut être une grande révolution, dans la vieille Université méridionale, que l'arrivée des premiers livres sortis de la presse. Je retrouvais récemment, dans le livre des métiers de

Toulouse, un écho affaibli mais encore intéressant de cette émotion. « Il y avoit pieça en ceste ville de Tholose, écrivaient en 1478 les enlumineurs de manuscrits aux Capitouls, nombre de docteurs et autres seigneurs qui faisoient escripre livres *scribentium manu*, moyennant l'escripture desquels livres les enlumineurs estoient entretenuz et passoient leur temps ; mais à présent, comme vous, mesdits seigneurs, en estes et pouvez estre informez, plus ne se fait escripre de livres en ceste ville de Tholose et ès autres villes du royaume, si non au molle et par impresseure... » Quelques lignes plus loin, les malheurenx enlumineurs, frustrés de leur gagne-pain, se plaignent avec amertume des marchands de livres étrangers. Ils accusent surtout « deux stationnaires qui sont en la très vénérable et saincte Université, relieurs de leur office, et ont charge de vendre et faire vendre toutes sortes de livres qui de hors pays sont amenés, comme d'Allemaigne, Rome, Venise, Paris, Lyon et d'autres bonnes villes. » Les pauvres hères implorent l'aide des Capitouls en leur déclarant que « chacun doit vivre de son office, » et, suivant l'esprit du temps, croient trouver un remède à leur détresse en sollicitant des prohibitions municipales, comme s'il eût été au pouvoir d'une magistrature quelconque, même de l'omnipotence capitulaire, d'arrêter en son développement une aussi grave transformation.

Quel dommage que ces bons enlumineurs qui ont désigné nominativement un des « stationnaires » de l'Université (il s'appelait Guyot Brisson) aient été aussi sobres de détails sur les ouvriers qui, à Toulouse même, écrivaient des livres « au molle et par impresseure ! » La question des incunables douteux se trouverait alors tranchée d'un seul coup. Mais le hasard n'a pas de ces libéralités envers les chercheurs. Ce

n'est que lentement et pièce à pièce que l'histoire laisse déchirer les feuilles sibyllines du passé.

Pour pénétrer ces ténèbres, M. Desbarreaux-Bernard affectionne avec raison un procédé d'investigation dont il expose et recommande les avantages dans son avant-propos. Guidé par son expérience, il s'étudie à former pour ainsi dire des groupes géographiques d'imprimeurs, réunissant autour de quelques types qui portent des signatures et des dates certaines, tous les livres que des analogies de caractères permettent d'en rapprocher.

Par ce moyen, il réussit, comme il l'explique fort bien lui-même, à « suivre pas à pas les progrès de l'imprimerie dans les principales villes du royaume. » Analysant ses livres en leurs moindres détails, comme l'amateur de peinture fait d'un vieux tableau, il reconnaît chez chaque typographe « un faire tout particulier, ou mieux encore, si le mot ne paraît pas trop ambitieux, une manière qui leur était propre, » et il espère ainsi, « sans grande difficulté, leur restituer cette part de leurs œuvres qu'ils négligeaient si souvent de signer et de dater. »

Ce sera là, en effet, la véritable méthode qui fera peu à peu disparaître des catalogues les généralités hypothétiques trop fidèlement reproduites par les bibliographes.

D'après les conclusions de M. le Dr Desbarreaux-Bernard, le premier livre connu imprimé à Toulouse daterait du mois de juillet 1476, deux ans avant la requête des enlumineurs, et déjà avant ce premier essor de production locale, le colportage de livres aurait suffi à détrôner subitement l'art antique des calligraphes. Cette date étant admise, Toulouse occuperait le cinquième rang parmi les villes de France qui ont

imprimé au xv^e^ siècle, villes qui se succèdent dans l'ordre suivant : Strasbourg, en 1465 (?) ; — Paris, en 1470 ; — Lyon, en 1473 ; — Angers, en 1476.

Les typographes dont l'auteur retrouve et décrit les œuvres comme imprimées à Toulouse, dans le courant du xv^e^ siècle, sont d'abord les ouvriers de Fust et Schoiffer, mais sous forme conjecturale ; puis, avec certitude, Jean Parix, Estévan Clébat ou Cléblat, Henry Mayer et Jean de Guerlins.

Le premier de ces imprimeurs doit à M. Desbarreaux-Bernard d'être rentré en possession d'une partie de son œuvre, dont on l'avait longtemps et très injustement dépouillé. Trop classique et trop ami de la périphrase, comme la plupart de ses contemporains, l'auteur du *Boetius* avait signé un de ses livres par quelques hexamètres assez peu limpides, où son nom se trouvait enchevêtré de la manière suivante :

Nempe sub ingenia Teutonicus arte Joannes.

Les bibliographes, qui ont quelquefois des distractions comme les épigraphistes, ne se demandèrent pas si Joannes Teutonicus et Joannes Parix de Almania étaient vraiment deux personnalités distinctes, et inscrivirent bravement sous le nom de Jean Teutonicus quelques-uns des premiers livres imprimés à Toulouse. M. Desbarreaux-Bernard réussit à démontrer que cette épithète littéraire, empruntée aux habitudes du beau langage, avait été maladroitement prise au sérieux, et il restitue à Jean Parix la gloire d'avoir, l'un des premiers, introduit l'imprimerie à Toulouse.

Le nom du même imprimeur et celui d'Henri Mayer ont fourni à l'auteur l'occasion de rappeler, mais avec un surcroît

de preuves et d'arguments, l'ardente polémique antérieurement soutenue par lui relativement à la question des deux *Tolosa*. Grâce à des recherches nouvelles, à des communications venues d'Espagne et d'une grande importance dans le débat, M. Desbarreaux-Bernard, qui a toujours été un champion très fidèle et très courageux de *Tolosa de Francia*, a refoulé dans leurs derniers retranchements et contraint à demander merci les défenseurs trop longtemps obstinés de *Tolosa de Guipuscoa*. C'est un service dont nous souhaitons bien sincèrement que la cité de la Garonne comprenne le prix.

L'espace nous manque pour signaler, ne fût-ce qu'en passant, tout ce que renferme de petites découvertes inédites, d'aperçus ingénieux, la nouvelle publication de M. Desbarreaux-Bernard. Ces travaux de détail se relisent toujours avec plaisir et profit, mais ne s'analysent pas.

C'est un engagement de plus que le savant bibliophile vient de prendre envers son public. S'il nous est permis de terminer en exprimant un désir, nous engageons l'auteur, après avoir achevé le catalogue raisonné d'impressions toulousaines dont il vient de publier la première partie, à dégager ensuite les idées principales de son travail, à les réunir sous une forme moins austère et à constituer ainsi, comme lui seul est en état de le faire, l'histoire définitive de l'imprimerie à Toulouse.

ERNEST ROSCHACH.